
La casuistique du baiser

L'espace public, un espace hétéronormatif

Marianne Blidon

**Édition électronique**

URL : <http://echogeo.revues.org/5383>

DOI : 10.4000/echogeo.5383

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique
(CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Marianne Blidon, « La casuistique du baiser », *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 13 juin 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://echogeo.revues.org/5383> ; DOI : 10.4000/echogeo.5383

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

La casuistique du baiser

L'espace public, un espace hétéronormatif

Marianne Blidon

L'auteure tient tout particulièrement à remercier l'équipe de Têtu, en particulier Thomas Doustaly et David Alonso, ainsi que France Guérin-Pace, Bénédicte Garnier et Arnaud Bringé de l'INED pour leur aide précieuse.

« Dans la rue, je n'ai pas le droit de la toucher »

Nina Bouraoui (2004)

« Vivre en société c'est vivre en hétérosexualité »

Monique Wittig (2001)

- 1 Dans un article intitulé « la banlieue : paradis ou enfer gay ? », paru dans le magazine *Têtu*, Erwan, étudiant de 20 ans qui vit à Villetaneuse, s'exclame : « *s'afficher à Villetaneuse, c'est impossible ! Deux mecs main dans la main, bon courage ! Il y a suffisamment de violence comme ça pour qu'en plus, on joue la provocation* ». Le journaliste ajoute « *il parle d'insultes, d'agressions, de lynchages. Il ne vit pas dans la violence, mais il la sent aux aguets* » (1998, n° 22 : 36). Cette remarque est emblématique.
- 2 Emblématique de la question raciale d'une part, parce qu'elle renvoie à de nombreux témoignages similaires, médiatisés par des quotidiens nationaux ou des reportages télévisuels¹. La banlieue, espace de relégation et de stigmatisation sociale, y apparaît comme un impossible territoire pour les gays et les lesbiennes². Ce qui fait dire à Eric Fassin : « *les minorités visibles sont a priori soupçonnées d'homophobie, non moins que de sexisme. La modernité démocratique devient ainsi très clairement un langage de pouvoir, à double tranchant : l'émancipation sexuelle se construit sur la relégation raciale. Tout se passe comme si la stigmatisation raciale s'autorisait de la démocratie sexuelle* » (2006 : 241).
- 3 Emblématique de la question urbaine d'autre part, parce que ces témoignages sont devenus un lieu commun qui renforce et accrédite l'idée plus générale d'un lien « consubstantiel » entre un espace et la possibilité – ou la non possibilité – de vivre ouvertement son homosexualité. Henning Bech affirmait d'ailleurs à ce propos, « *la ville est le monde social propre à l'homosexuel, son espace vital. Il ne sert à rien d'objecter que de*

nombreux homosexuels ont vécu à la campagne. Dans la mesure où ils veulent être homosexuels, la grande majorité d'entre eux doit aller vers la ville » (1997 : 95). La ville dans ce cas n'est pas n'importe quelle ville. Il s'agit de la ville centre par opposition à la banlieue ou de la métropole par opposition aux petites villes ou à la campagne.

- 4 L'idée de la ville comme espace de liberté et d'émancipation n'est pas nouvelle. Elle dépasse largement le cadre de la question gay et lesbienne (Lees, 2004). Forcée à l'époque moderne, elle constitue un archétype littéraire. Notons cependant que le sens généralement attribué au mot « ville » diffère de la définition statistique de la ville, à savoir 2 000 habitants agglomérés. L'urbanité se réalise principalement dans la capitale – Paris – par opposition à la province. Alain Corbin rappelle subséquemment que la province, dans l'imaginaire collectif forgé et véhiculé entre autres par les élites parisiennes, « se définit par l'étroitesse et par le décalage. Le provincial vit dans un espace borné, son regard est étrié, ses intérêts minuscules, ses relations confinées. Les périphéries qui scandent son existence se déroulent à l'intérieur d'un cercle restreint. Dans le Limoges de M. de Pourceaugnac, tout se sait, tout le monde se connaît » (1997, 2854). Comment alors imaginer pouvoir y vivre ouvertement pour qui s'écarte de la norme ? La possibilité de cette liberté et de cette émancipation dépend donc étroitement de la place de la ville dans la hiérarchie urbaine ; idée reprise et diffusée, à propos du lien entre ville et homosexualité, par les travaux de Magnus Hirschfeld (1908) et, plus récemment, de Didier Eribon (1999) ou de Pierre Verdrager (2007). Pierre Verdrager affirme ainsi : « le bonheur de sa vie va de pair avec la grandeur de sa ville » (2007, 225).
- 5 Cette représentation consensuelle, partagée à la fois par le sens commun³ et les chercheurs, demande toutefois à être discutée et étayée empiriquement. Les marques publiques d'affection constituent un bon indicateur pour évaluer le poids des normes sociales et leur intériorisation dans les pratiques du quotidien. Ces pratiques sont historiquement, culturellement et socialement construites⁴. Elles participent des « techniques du corps » (Mauss, 1935) et de la discipline des pratiques corporelles (Elias, 1969 ; Foucault, 1976). Elles sont donc un révélateur de ce qui est socialement faisable ou pas et de ce qui est publiquement montrable ou pas. Ce régime de (in)visibilité trace des frontières, plus ou moins poreuses, qui permettent de repenser les conditions et les modalités de l'accès de chacun à l'espace public.

Tableau 1 – Caractéristiques de l'échantillon

Caractéristiques	% du total (n=3 587)
Sexualité	
Gay	83%
Lesbienne	11%
Bisexuel	4%
Bisexuelle	2%
Structure par âge	
Moins de 25 ans	31%
26-31 ans	24%
31-40 ans	23%
+ 40 ans	22%
Niveau de diplôme	
CAP-BEP	12%
Bac	16%
Bac +1/+2	25%
Bac +3/+4	21%
Bac +5 et +	22%
Situation affective	
Célibataire	54%
En couple	46%

Source : Sondage Blidon/tetu.com (2007)

- 6 Les résultats de l'enquête, présentés dans ce travail, proviennent d'un sondage réalisé sur le site *tetu.com* entre décembre 2006 et janvier 2007. Au total, 3 587 personnes ont répondu au questionnaire portant sur les trajectoires, les pratiques et les représentations. Onze pourcent de l'échantillon est composé de lesbiennes et 83 % de gays (tableau 1). Ce sondage a été complété par des entretiens et par un questionnaire envoyé à tous les répondants parisiens ayant accepté d'être recontactés, soit 82 questionnaires, permettant ainsi une approche qualitative des résultats obtenus. Ces derniers permettent notamment de mesurer les distorsions entre les représentations et les pratiques. Les conditions de passation du questionnaire – un sondage auto-administré en ligne sur un site principalement consulté par des gays – ont pour conséquence une sous représentation des lesbiennes et une surreprésentation dans l'échantillon des plus jeunes – la moyenne d'âge de l'échantillon est de 31 ans contre 39 pour la population française (INSEE, 2007) – et des plus diplômés – 21,5 % des Français ont un diplôme de l'enseignement supérieur contre 72 % dans l'échantillon (INSEE, enquêtes annuelles de recensement 2005). Ces deux derniers biais ont été constatés dans d'autres types d'enquête⁵. Ils sont symptomatiques de l'étude d'une population aux contours flous et de l'absence de contrôle sur le recrutement faute de population représentative (Lhomond, 1997). C'est donc à la fois au regard des caractéristiques socio-démographiques de l'échantillon et du nombre de répondants, qui assure une certaine robustesse aux résultats, que doit être appréhendée l'analyse.

Contrôler la gestuelle amoureuse dans l'espace public

- 7 Dans leur commune de résidence, la majorité des répondants au sondage ne tiennent jamais leur partenaire par la main (59 %) et ne l'embrasse jamais publiquement (64 %). Les marques publiques d'affection ne sont donc pas des pratiques communes. Et cela quelque soit l'âge ou le niveau de diplôme des répondants. Ce résultat est toutefois à nuancer en fonction de la stabilité du couple et du sexe des partenaires.

Une visibilité négociée au sein du couple

- 8 On observe un écart entre les répondants en couple et ceux qui se déclarent célibataires au moment de l'enquête. Dans un cas, la réponse renvoie à une pratique effective avec un (e) partenaire identifié(e). Dans l'autre, à une spéculation ou au souvenir d'une pratique passée qui a pu varier selon le ou la partenaire. Le fait d'être en couple depuis plus d'un an augmente la fréquence de cette pratique, sans pour autant la rendre majoritaire. En effet, 42% des répondants en couple depuis un à trois ans se tiennent par la main dans leur commune de résidence contre 36% chez ceux qui le sont depuis moins d'un an. Cette pratique décline pour les couples ensemble depuis plus de trois ans. Déclin que certains mettent sur le compte de l'évolution de leur relation de couple ou de l'âge ce qui se retrouve plus largement (tableau 2). Ainsi, Pierre remarque : « *quant à tenir la main, je l'ai fait quand j'étais plus jeune; aujourd'hui, à mon âge canonique de 44 ans, je trouve cela un peu ridicule* ».

Tableau 2 – Répartition par classe d'âge des répondants déclarant tenir leur partenaire par la main dans leur commune de résidence

Structure par âge	% du total (n=1 443)
Moins de 25 ans	31%
26-31 ans	25%
31-40 ans	23%
+ 40 ans	21%

Source : Sondage Blidon/tetu.com (2007)

- 9 Il ressort des questionnaires recueillis et des entretiens que ce choix est l'objet d'une négociation plus ou moins explicite entre les partenaires ; ce qui est rarement le cas au sein de couples hétérosexuels. En cela, les pratiques ne peuvent être mises sur le même plan car elles ne sont pas comparables. Comme le note Gill Valentine, « *a kiss is not just a kiss when it is performed by a same-sex couple* » (1996 : 154). En effet, se tenir par la main, et a fortiori s'embrasser, c'est se placer dans la position d'être publiquement désigné comme homosexuel. C'est sortir de son statut d'individu « discréditable » (Goffman, 1975) et prendre le risque d'être « discrédité ». C'est donc s'exposer. S'exposer à la désapprobation, aux quolibets, aux insultes, voire à la violence. Violence qui est constitutive de l'expérience homosexuelle comme le rappelle Didier Eribon. « *Au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale [...] L'injure en tant qu'elle définit l'horizon du rapport au monde produit un sentiment de destin sur l'enfant et l'adolescent qui se sentent en contravention avec cet ordre, et un sentiment durable et permanent d'insécurité* » (1999, 29 et 99).

Une visibilité genrée

- 10 Le sexe des partenaires est un autre élément de différenciation des pratiques. Cinquante pourcent des répondantes tiennent la main de leur partenaire contre 39% des répondants (tableau 3). Cet écart est cependant moins significatif si l'on prend en considération les baisers publics. Dans ce cas, 41% des répondantes embrassent publiquement leur

partenaire contre 36% des répondants. Quelques hypothèses peuvent être avancée pour expliquer cette différence entre les gays et les lesbiennes.

Tableau 3 – Visibilité différentielle selon les sexes

Déclare	Lesbiennes (12%)	Gays (88%)
Se tenir par la main (dans sa commune de résidence)	50%	39%
Se tenir par la main (hors de sa commune de résidence)	75%	61%
S'embrasser (dans sa commune de résidence)	41%	36%
S'embrasser (hors de sa commune de résidence)	62%	54%

Source : sondage sur les parcours (Blidon/tetu.com, 2007)

- 11 Tout d'abord, rappelons que l'on ne peut écarter la possibilité d'un biais dans le recueil des données par sondage. En effet, répondre à un sondage sur les trajectoires, les pratiques et les représentations des gays et des lesbiennes, implique de se reconnaître dans cette catégorie. C'est donc vraisemblablement les femmes les plus affirmées en tant que lesbiennes et celles qui s'identifient le plus à ce groupe social qui sont représentées ce qui n'est vraisemblablement pas sans effet sur leurs pratiques. De plus, nous l'avons évoqué précédemment, le magazine *Têtu – le magazine des gays et des lesbiennes* – s'adresse principalement aux gays, ce n'est donc pas n'importe quelles lesbiennes qui ont répondu au sondage ; ce sont celles qui sont le mieux intégrées dans le monde gay. L'interprétation butte aussi sur le faible nombre de répondantes (moins de 500). Pour autant, ce premier résultat ouvre une piste intéressante, en contrepoint des discours sur l'invisibilité des lesbiennes dans l'espace public.
- 12 Rappelons ensuite que le sens qui est donné à ce geste n'est pas le même selon le sexe des partenaires ; de même que la façon dont il est publiquement perçu. En effet, en Occident, la relation qui unit deux femmes qui se tiennent par la main est plus fréquemment interprétée comme une relation filiale ou amicale que comme la marque d'une identité lesbienne. Un slogan d'une des premières Gay Pride parisienne soulignait ironiquement ce déni d'existence : « *Ce n'est pas ma sœur, ce n'est pas ma cousine, ce n'est pas ma colocataire. Nous sommes lesbiennes, nous allons à la Gay Pride* » (Martel, 2002, 81)⁶. A l'inverse, la construction des rapports virils prohibe ce genre de contacts physiques entre hommes, contacts directement perçus comme (homo)sexuels (Mosse, 1997) ; contrairement à de nombreux pays méditerranéens ou orientaux, où il est fréquent que de jeunes hommes se tiennent publiquement par la main ou par l'épaule, sans que ce geste n'ait de connotation sexuelle⁷. Une enquête menée par Dutey et Welzer-Lang (1994) met en évidence cette cécité. Sur 500 personnes interrogées, 95 % ont affirmé avoir repéré des homosexuel(le)s dans la rue, mais plus de 90 % mentionnent des hommes. Ainsi à l'opposé de ce qui a pu être dit sur l'invisibilité des lesbiennes dans l'espace public, suivant une interprétation en terme de genre, ce n'est pas tant ces dernières qui seraient invisibles que leur présence qui serait déniée en tant que telle. Ce déni d'existence publique du lesbianisme comme sexualité autonome et comme identité est un phénomène bien mis en évidence par ailleurs notamment par des théoriciennes féministes et des sociologues (Chamberland, 1996 ; Wittig, 2001 ; Chetcuti N. & Michard C., 2003).
- 13 Rappelons cependant que ce n'est pas parce que les lesbiennes disposent d'une plus grande marge de manœuvre que leurs pratiques sont plus libres. De même, ce n'est pas parce que le contrôle social et la répression du lesbianisme opèrent selon des modalités

propres, que les effets sur les pratiques ne sont pas les mêmes. La peur de l'agression physique et/ou verbale demeure un élément structurant qui encadre les pratiques. Les témoignages recueillis à l'issue du sondage sont convergents. Ainsi, Yannick avoue sa « peur de [se] faire agresser », Jacques note « j'évite la provocation gratuite lorsque le retour peut être physiquement désagréable », quand Hélène craint « de susciter des réactions de violence ». A l'intériorisation de la violence, s'ajoute parfois, pour les lesbiennes, la crainte des regards d'hommes pour qui deux femmes ensemble demeure un fantasme, largement entretenu par l'imagerie pornographique. Ce qui fait dire à Nadia : « je n'ai pas envie de me gâcher la journée en étant prise à partie par des cons ».

- 14 Au final, ces sentiments rendent, pour certains, les contacts physiques totalement incongrus. Antoine dit ne jamais toucher publiquement son ami parce ce qu'« [il n'a] pas été habitué à le faire ». Etienne, lui, s'y est essayé sans succès : « parfois je lui prends la main dans le Marais, mais deux secondes plus tard je le lâche, ce n'est naturel ni pour lui ni pour moi ». Ceux qui osent se tenir par la main adaptent leurs comportements publics en s'appuyant sur un savoir particulier de l'espace, ajusté aux circonstances.

Une visibilité qui se joue de et avec l'espace

- 15 Ce savoir, que l'on peut qualifier d'endogène, d'ordinaire et de quotidien, rejoint la définition que Béatrice Collignon (2005) donne des « savoirs vernaculaires ». Il s'agit en effet d'une « construction intellectuelle et non pas seulement une praxis fondée sur l'expérience empirique » qui repose sur une « expérience ontologique de l'espace et du milieu ». Ce savoir subjectif et contextualisé est peu théorisé et rarement formalisé, mais suffisamment intégré pour être opérationnel. Or, contrairement aux représentations communes, cette connaissance fine d'un ordre spatial où la gestuelle amoureuse est permise ou pas ne suit pas la hiérarchie urbaine. Elle opère à une échelle micro comme le montre l'espace des pratiques.

Une pratique différenciée qui ne suit pas la taille des villes

- 16 Contrairement au lieu commun qui différencie fortement la possibilité de la gestuelle amoureuse en fonction de la taille des villes, l'étude des pratiques déclarées dans le cadre du sondage révèle une autre logique. Ce n'est en effet pas tant la taille de la commune de résidence qui les différencie que l'éloignement de la commune de résidence, c'est-à-dire de l'espace d'interconnaissance (tableau 4). Ainsi, 41 % des répondants résidant dans une commune rurale déclarent tenir publiquement leur partenaire par la main contre 42 % à Paris ou dans une ville moyenne. Deux types de ville font exception : les petites villes de moins de 10 000 habitants et les villes moyennes comprises entre 50 et 100 000 habitants. Une étude plus approfondie serait nécessaire pour déterminer si cet écart est lié à un biais du sondage ou à une spécificité de ces types de ville. Il demeure cependant intéressant de constater qu'il n'y a pas de différence marquée entre les réponses des Parisiens et celles des habitants de villes de 100 à 200 000 habitants. Inversement, les répondants déclarent davantage tenir la main de leur partenaire en dehors de leur commune de résidence et cela quelle que soit cette commune de résidence.

Tableau 4 – Les pratiques au regard de la taille de la commune de résidence

Tranches d'unité urbaine (INSEE, 1990) Répondants déclarent (n= 2 642*)	Rural	<10 000 hbts	10 à 50 000 hbts	50 à 100 000 hbts	100 à 200 000 hbts	200 à 2 millions hbts	Paris	Banlieue Parisienne
Se tenir par la main (in)	41%	27%	42%	32%	39%	39%	42%	35%
Se tenir par la main (out)	70%	63%	66%	52%	66%	63%	63%	61%
S'embrasser (in)	36%	18%	35%	31%	34%	34%	38%	35%
S'embrasser (out)	62%	49%	62%	50%	58%	53%	52%	58%

* n = 2 642 car 528 tranches d'unité urbaines n'ont pu être déterminées

in = dans sa commune de résidence ; out = hors de sa commune de résidence

Source : sondage sur les parcours (Blidon/tetu.com, 2007)

- 17 Ainsi, 63 % des répondants parisiens déclarent tenir leur partenaire par la main hors de leur commune de résidence. Cet écart dans les pratiques est plus marqué dans les espaces réputés plus intolérants comme les communes rurales, les villes de moins de 10 000 habitants ou les communes de la banlieue parisienne. On peut donc faire l'hypothèse que les gays et les lesbiennes ont intériorisé les représentations dominantes concernant l'image plus tolérante des métropoles ce qui conduit relativement à une plus grande liberté dans les pratiques de la part de ceux qui ne vivent pas dans ces métropoles lorsqu'ils s'y rendent. Une observation fine de l'*hexis*⁸ corporel dans le quartier commercial du Marais tend à mettre en évidence la part importante de couples résidant dans la banlieue parisienne, en province ou à l'étranger, alors même que moins de la moitié des répondants résidant dans le quartier tiennent leur partenaire par la main. La gestuelle amoureuse n'est donc pas tant déterminée par la taille des villes que par la distance à l'espace d'interconnaissance (voisinage, lieu de travail...) qui est un espace de reconnaissance. Cela invite donc à repenser la question de la liberté et de l'émancipation non pas tant au regard de la taille de la ville qu'à une échelle plus fine.

Des contacts pas n'importe où et pas n'importe quand

- 18 Des situations quotidiennes, comme le fait de se dire au revoir sur un quai de gare au milieu des effusions des couples ou des familles, donnent lieu à des règles précises de comportements. Ces règles peuvent être relativement complexes sans pour autant être vécues comme telles car elles sont pleinement intériorisées. Ainsi, Raphaël a pris l'habitude avant de toucher son compagnon de toujours faire « *un tour d'horizon de la population environnante* ». À ces règles de protection, s'ajoute une connaissance précise des espaces et des contextes où tel ou tel geste devient possible ou pas. Comme le note Philippe : « *faut déjà sentir un entourage favorable... C'est l'essentiel. Au risque de se prendre des pierres ou quoi que ce soit d'autre...* ».
- 19 Les lieux et les manifestations gays prennent alors tout leur sens comme espace de liberté qui met en suspens les rapports de domination. La Gay Pride est subséquemment l'occasion de se réapproprier des pratiques publiques souvent bannies le reste de l'année. De même, pour le quartier du Marais à Paris. Hubert explique ainsi les circonstances dans lesquelles il tient son ami par la main : « *quand je me sens bien, et que je sais que ce geste ne déclenchera aucune réaction de curiosité, de voyeurisme, de réprobation etc... bref en général dans le Marais!* ». Pour autant, même dans des établissements gays ou dans le quartier du

Marais, certains ne se touchent pas publiquement. Cependant, cette différenciation identitaire des lieux est souvent la première des règles qui structurent les comportements. Eric, par exemple, qui a une manière d'être fortement clivé entre identités personnelle et sociale, distingue deux mondes : « le monde homo » et le « monde hétéro ». Sa conduite s'adapte en fonction.

- 20 *Je n'ai jamais embrassé un garçon devant un public "non averti", je veux dire à majorité hétéro ! [...] En monde hétéro ? Disons que je garde une certaine appréhension vis à vis de certaines insultes que j'ai pu subir il y a quelques années. Et encore nous ne faisons rien de mal simplement marcher deux garçons l'un à côté de l'autre ! [Qu'est-ce qui vous encouragerait à le faire ?] En monde homo, je n'ai pas de problème particulier. Il faut juste un minimum de feeling ou de sentiments, bien sûr. En monde hétéro, il faudrait 1/ que la relation soit sérieuse et 2/ que nous nous soyons un peu accordés sur notre souci de visibilité ou de discrétion. J'ai rencontré bien des garçons très réservés à ce propos, capables de fougue au "Cargo" et de grande discrétion dans le métro ».*
- 21 Elisabeth déclare qu'elle ne retient jamais un geste d'affection pour sa campagne : « je lui tiens la main partout... sauf dans le quartier où j'habite car j'y travaille... sauf dans les quartiers mal fréquentés... mais sinon je témoigne des gestes d'affection à ma partenaire dans le Marais, dans le métro, le train, l'avion, les gares, les aéroports, les restos, les bars, les boîtes... partout ». Il y a donc un décalage entre le « partout » et toutes les restrictions qui lui sont imposées à commencer par les espaces du quotidien (domicile, travail). Les accommodements ou des transgressions sont toujours possibles mais pas n'importe où et pas n'importe quand. Pour cela, il faut se subtiliser au regard d'autrui ce qui implique soit d'être seuls, soit d'être absorbés par la foule. De la même façon que Paul expliquait se retirer dans des « endroits plus tranquilles », les références à des « rues désertes » sont fréquentes.
- 22 La nuit, comme espace de relâchement des règles sociales, offre un refuge à la frontière des représentations entre insécurité et liberté. Les rues sont désertées, l'appropriation de l'espace public devient alors possible, d'autant plus quand les espaces sont faiblement éclairés. Jean ose le soir ce qu'il ne fait pas en plein jour : « le soir surtout dans les rues, on s'en fiche. Mais le soir uniquement. On fait ça quand il y a peu de personnes ».
- 23 De la même façon, des bulles d'intimité peuvent se créer au milieu de la foule quand la proximité des corps crée de fait le contact et laisse place à l'ambiguïté. Ainsi des gestes de tendresse peuvent être « volés » dans « le métro » ou « le bus », dans des lieux publics bondés comme « des bars » ou « des restaurants ». Toucher son partenaire ou lui manifester de l'affection participent donc d'un savoir sur l'espace qui guide les conduites.

En guise de conclusion, retour sur le pacte de l'opacité

- 24 Pour conclure, il convient de revenir sur les deux logiques qui structurent les pratiques des gays et des lesbiennes dans l'espace public, à savoir le poids de la violence symbolique et l'actualité du « placard » qui constituent les deux dimensions du *pacte de l'opacité*⁹.

Production normative et violence symbolique

- 25 A propos du statut des gays et des lesbiennes, Pierre Bourdieu parle d'un « déni d'existence publique » (1998, 45) et Judith Butler d'un « mode ontologiquement suspendu ». Pour elle, les contraintes normatives ne se contentent pas de rendre invisibles certains groupes, ces derniers restent visibles, ils sont présents dans l'espace public, mais cette présence est

bornée par des discours qui ont une fonction d'effacement et qui « condamnent une partie de la population à vivre à une place liminale où ces personnes sont et ne sont pas humaines. D'un côté on dirait : "Bien sûr qu'ils sont humains ! Je les vois dans la rue ; ce sont des humains !" D'accord ? Mais à un autre niveau, là où les contraintes normatives de l'humain opèrent peut-être plus violemment – ils ne le sont pas. Nous ne parlons pas de groupes qui sont simplement oblitérés, ou effacés, ou juste rendus invisibles. Ils sont visibles, ils sont présents, mais ils sont présents sur un mode ontologiquement suspendu » (2005 : 50-51).

- 26 « L'injonction à l'hétérosexualité » induit une invisibilisation des pratiques qui contreviennent à la norme et qui pourraient par là même remettre en cause sa naturalité. L'effacement fonctionne d'autant mieux qu'il s'appuie sur une violence symbolique au sens bourdieusien¹⁰. « Parler de domination ou de violence symbolique, c'est dire que, sauf révolte subversive conduisant à l'inversion des catégories de perception et d'appréciation, le dominé tend à prendre sur lui-même le point de vue dominant : à travers notamment l'effet de destin que produit la catégorisation stigmatisante et en particulier l'insulte, réelle ou potentielle, il peut être ainsi conduit à s'appliquer et à accepter, contraint et forcé, les catégories de perception droites (straight) » (Bourdieu, 1998 : 7). La violence physique et verbale opère alors en dernière instance comme un rappel à l'ordre encadrant les pratiques¹¹. En cela, le pouvoir est non seulement négatif mais aussi positif, à la fois répressif et productif (Foucault, 1976).

L'actualité du placard

- 27 Le placard désigne « le lieu social et psychologique dans lequel sont enfermés les gais et les lesbiennes qui dissimulent leur homosexualité » (Mangeot, 20003, 130). Envisagée de façon individuelle, cette métaphore spatiale dessine les frontières de deux mondes – le dedans et le dehors – aux frontières poreuses et plastiques. Comme l'a montré Eve Kosofsky Sedgwick (1990), la dissimulation ou la visibilité ne sont jamais ni totale ni parfaite. Les techniques de contrôle de l'information, le recours au faux-semblant, l'utilisation d'une « couverture », la segmentation du monde en univers séparés, l'utilisation de masques ou d'un langage codé... ne préjugent pas de leur efficacité. Les gays et les lesbiennes qui cachent leur homosexualité ne savent jamais vraiment ce que les autres connaissent d'eux. On n'est donc jamais vraiment dans le placard. Inversement, on n'est jamais tout à fait dehors puisque le coming out est « un geste qu'il faut sans cesse recommencer » (Eribon, 2003 : 365) et que « la révélation de son homosexualité assigne à résidence et enferme dans une identité par laquelle désormais tout prendra sens » (Mangeot, 2003 : 131).
- 28 En effet, le placard demeure une structure imparfaite et mobile dont le privilège épistémologique revient aux hétérosexuels (Sedgwick, 1990). C'est par la norme sexuelle et par rapport à elle que les gays et les lesbiennes se définissent et sont définis. « En d'autres termes, la sortie du placard, loin d'en finir avec l'homophobie, ne ferait qu'en reporter les manifestations sur d'autres plans : elle déboucherait sur l'indéfinie reconduction de catégories identitaires et sur la légitimation d'une hiérarchie entre les sexualités dont les seuls hétérosexuels possèderaient la maîtrise pratique et symbolique » (Mangeot, 2003 : 131). Si la figure du placard est historiquement datée¹², elle demeure opératoire et indépassable dans la mesure où « la structure de l'hétérosexisme n'a pas disparu avec la "libération" gaie, et le coming out ne permet pas de lui échapper » (Fassin, 2005, 81). « Le dévoilement du secret ne ferait que reconduire les oppositions qui l'organisent - entre public et privé, entre dedans et dehors.

Autrement dit, lorsqu'elle pose que "le placard est la structure qui définit l'oppression gaie au cours de ce siècle", il importe de lire cette proposition au présent, et non au passé » (Fassin, 2005 : 81).

- 29 De ces deux propositions, il ressort que l'homophobie n'est ni le propre d'une classe ni le propre d'un espace. Une politique de lutte efficace contre l'homophobie ne peut faire l'économie d'une approche globale de la question. Les idéologies de la tolérance telles qu'elles ont pu notamment être diffusées par Richard Florida relèvent davantage d'un préjugé de classe que d'une réelle compréhension des rapports de domination à l'œuvre dans l'espace public urbain. Or c'est au regard de ces rapports qu'il convient de penser l'accès de chacun à l'espace public.

BIBLIOGRAPHIE

- Bech H., 1997. *When Men Meet. Homosexuality and modernity*. Chicago, The University of Chicago Press, 314 p.
- Benelli N., Delphy C., Falquet J., Hamel C., Hertz E., Roux P., 2006. Sexisme et racisme : le cas français. *Nouvelles Questions féministes*, vol. 25, n°1.
- Benelli N., Delphy C., Falquet J., Hamel C., Hertz E., Roux P., 2006. Sexisme, racisme et postcolonialisme. *Nouvelles Questions féministes*, vol. 25, n°3.
- Bersani L., 1995. *Homos. Repenser l'identité*. Paris, Odile Jacob, 218 p.
- Bouraoui N., 2004. *Poupée Bella*. Paris, Stock, 140 p.
- Bourdieu P., 1980. *Le sens pratique*. Paris, Editions de Minuit, 480 p.
- Bourdieu P., 1994. *Raisons pratiques. Sur les théories de l'action*. Paris, Le Seuil, 248 p.
- Bourdieu P., 1998. *Les études gays et lesbiennes*. Paris, Editions CGP, 128 p.
- Butler J., 2005. *Humain, inhumain. Le travail critique des normes*. Paris, Éditions Amsterdam, 154 p.
- Chamberland L., 1996. *Mémoires lesbiennes*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, p. 285.
- Chauncey G., 2003. *Gay New York*. Paris, Fayard, 555 p.
- Chetcuti N., Michard C., 2003. *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*. Paris, L'Harmattan, 314 p.
- Collignon B., 2005. Savoirs vernaculaires. *Hypergéométrie*, (<http://www.hypergeo.eu/>).
- Corbin A., 1997. Paris-province, in Nora P., *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, p. 2851-2888.
- Dorlin E., 2007. "Performe ton genre : Performe ta race !", Repenser l'articulation entre sexisme et racisme à l'ère de la postcolonie, in *Intervention lors des soirées de sophia* (<http://www.sophia.be/>).
- Dorlin E., 2008. *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris, L'Harmattan, 260 p.
- Eribon D., 1999. *Réflexions sur la question gay*. Paris, Fayard, 526 p.

- Eribon D., 2003. Placard, in Eribon D., *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. Paris, Larousse, p. 365.
- Fassin D., Fassin E., 2006. *De la question sociale à la question raciale ?*. Paris, La Découverte, 264 p.
- Fassin E., 2005. *L'inversion de la question homosexuelle*. Paris, Editions Amsterdam, 202 p.
- Foucault M., 1976. *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*. Paris, Gallimard, 213 p.
- Elias N., 1969. *La civilisation des mœurs*. Paris, Calmann-Lévy, 510 p.
- Gagnon J., 1991 (trad. 2008). *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*. Paris, Payot, 202 p.
- Goffman E., 1975. *Stigmate*. Paris, Le Seuil, 175 p.
- Hirschfeld M., 1908. *Les homosexuels de Berlin*. Lille, Gaykitschcamp, 215 p.
- Lees L., 2004. *The Emancipatory City ?*. Londres, Sage, 243 p.
- Lert F., Plauzolles P., 2003. Apports des enquêtes quantitatives dans la connaissance des comportements sexuels et préventifs chez les homosexuels et bisexuels masculins. *L'homosexualité au temps du sida*. Paris, ANRS, p. 55-69.
- Lhomond B., 1997. Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuels/les dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut du groupe minoritaire. *Sociologie et sociétés*, volXXIX, n°1, p 61-69.
- Mangeot P., 2003. Discretion/Placard, in Tin L.-G., *Dictionnaire de l'homophobie*. Paris, PUF, p. 130-133.
- Martel F., 2002. *La longue marche des gays*. Paris, Gallimard, 128 p.
- Mauss M., 1935. Les techniques du corps. *Journal de psychologie*, vol 32, n°3-4, p. 271-293.
- Mosse G. L., 1997. *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris, Editions Abbeville, 215 p.
- Sedgwick E. K., 1990 (trad. 2008). *Epistémologie du placard*. Paris, Amsterdam, 300 p.
- Taraud C., 2005. *Les féminismes en questions : éléments pour une cartographie*. Paris, Editions Amsterdam, 179p.
- Valentine G., 1996. « Lesbian productions of space », in Duncan N., *Body space*. London, Routledge, 278 p.
- Verdrager P., 2007. *L'homosexualité dans tous ses états*. Paris, Seuil, 346 p.
- Welzer-Lang D., Dutey P., Dorais M., 1994. *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*. Montréal, VLB, 302 p.
- Yannakopoulos K., 1996. Amis ou amants ? Amours entre hommes et identités sexuelles au Pirée et à Athènes. *Terrain*, n° 27, p. 59-70.
- Wittig M., 2001. *La Pensée straight*. Paris, Balland, 157 p.

NOTES

1. Parmi les nombreux articles et émissions, voir notamment :

- Arnaud D. & Rotman C., « J'ai cru que t'étais pédé, j'ai eu trop peur », *Libération*, 07/05/2007.
- Kessous M., « Le tabou homo des cités », *Le Monde*, 29/01/2006.

Marchand L., « France : Cités, le malheur d'être homo », *L'Express*, 21/06/2004.

Baverel P., « La double vie de Djamel gay et beur en banlieue », *Le Parisien*, 19/04/2001.

Le 24 janvier 2006, sur Pink TV, soirée spéciale « Etre gay en banlieue ».

Le 31 août 2005, sur Canal +, « Lundi investigation, haro sur les homos ».

Le 24 février 2000, sur France 3, « Etre homosexuel à Paris ».

2. La dialectique de l'homophobie et du racisme peut être comparée à celle du sexisme et du racisme. Cette question a été abondamment traitée par les féministes depuis plus de trente ans. Les différents éléments de ce débat sont notamment explicités dans les numéros spéciaux de NQF (2006), dans la cartographie des féministes français de Christelle Taraud (2005), dans l'anthologie du féminisme africain-américain d'Elsa Dorlin (2008) ou dans son article « Performe ton genre, performe ta race ! » (2007).

3. Les réponses obtenues à la question « selon vous, est-il facile de vivre son homosexualité à » déclinée en différents types de localisation confirment massivement l'image très favorable des grandes villes (92 %), en particulier de Paris (96 %), par rapport aux banlieues des grandes villes (51 %) et à la banlieue parisienne (48 %) mais surtout par rapport aux espaces plus faiblement peuplés comme les petites villes (32 %) ou les villages (18 %). À mesure que la taille de la commune décroît, sa perception comme étant un espace propice pour vivre son homosexualité décroît aussi (sondage Blidon/tetu.com, 2007).

4. Pour John Gagnon, « cinq conceptions majeures constituent les fondements de notre conception des scripts de la sexualité : 1) les conduites sexuelles sont entièrement déterminées historiquement et culturellement ; 2) leur signification ne réside pas dans le décryptage de l'activité corporelle des individus ; 3) la science sexuelle est historiquement et culturellement déterminée ; 4) dans toutes ses dimensions, la sexualité est acquise, entretenue, désapprise et organisée par la structure sociale et la culture ; 5) enfin, le genre et la sexualité sont des conduites qui font l'objet d'un apprentissage et ils entretiennent des liens différents selon les cultures. Il est important de rappeler à cette occasion que, dans cette conception, toutes les conduites sont scriptées et que la théorie des scripts ne s'applique pas simplement aux conduites sexuelles mais à toutes les conduites sociales » (1991, 77).

5. « Ainsi, les différentes enquêtes auprès des homosexuels masculins, pour constituer les échantillons d'étude, utilisent des moyens (par voie de presse, ou directement dans des lieux de rencontre, par boule de neige ou encore par téléphone) permettant à la population cible de s'inclure sur la base du volontariat et d'une auto-évaluation de son appartenance à la population d'étude. De ce fait, des biais systématiques sont introduits dans les enquêtes qui ne permettent pas de calculer des grandeurs et des moyennes représentatives de la population "cible". Ces biais de sélection se retrouvent dans toutes les enquêtes, qu'elles soient transversales ou longitudinales et quel que soit le mode de recrutement. [...] Ces biais ont une influence directe sur les caractéristiques socio-démographiques des répondants : les enquêtes recrutent principalement les individus les mieux insérés dans la société. Dans toutes les enquêtes, en effet, on retrouve les hommes dont le profil sociodémographique est similaire. Ils se caractérisent par un haut niveau d'études, appartiennent aux classes moyennes supérieures, et résident dans les grandes agglomérations. Les classes d'âge comprises entre les 25 et 45 ans sont les plus représentées, avec une grande difficulté à recruter des hommes se situant au début ou en fin de carrière sexuelle, ou ceux qui vivent en marge de la communauté gay » (Lert F. & Plauzolles P., « Apports des enquêtes quantitatives dans la connaissance des comportements sexuels et préventifs chez les homosexuels et bisexuels masculins », *L'homosexualité au temps du sida*, Paris, ANRS, 2003, p. 56 à 58).

6. Cette affiche est reproduite dans l'ouvrage de Frédéric Martel (2002, p. 81).

7. « La perception d'un homme viril comme homosexuel signale l'émergence d'une catégorisation moderne, occidentale, selon laquelle les hommes se distinguent en hommes homosexuels, gay, et hommes hétérosexuels, straight. En d'autres termes, l'identité sexuelle d'un individu ne repose pas sur le fait qu'il appartient au genre masculin, mais sur son orientation sexuelle, le choix du sexe de son partenaire. Et comme dans cet univers conceptuel les hommes, mais aussi les femmes, sont distingués en homosexuels et hétérosexuels, les relations amoureuses ne peuvent être que des couples qui se forment soit entre

homosexuel(le)s soit entre hétérosexuel(le)s. Ainsi, le couple gay/homosexuel s'insère dans le cadre de la privatisation généralisée du sentiment » (Yannakopoulos K., 1996. « Amis ou amants ? Amours entre hommes et identités sexuelles au Pirée et à Athènes », Terrain, n° 27, p. 68).

8. L'hexis corporel est la manière d'être qui renvoie à une appartenance socio-culturelle. « L'hexis corporel est la mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de sentir et de penser » (Bourdieu, 1980, 117).

9. J'ai utilisé ce terme pour la première fois en 2004, au Géopoint, à propos de la question de la visibilité/invisibilité gay, par métonymie avec les vitres souvent opaques des bars gays. Ces dispositifs permettant de jouer sur les deux registres, tentant par la même de réconcilier droit à la différence et droit à l'indifférence, et de surmonter les contradictions de la visibilité comme modalité d'une affirmation mais aussi d'un contrôle social (Bersani, 1995). (Blidon M., « Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville », Géopoint 2004. La forme en géographie- <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/11/85/42/PDF/GP04C-BLIDON.doc.def.pdf>).

10. Bourdieu définit la violence symbolique comme « cette violence qui extorque des soumissions qui ne sont même pas perçues comme telles en s'appuyant sur des "attentes collectives", des croyances socialement inculquées. Comme la théorie de la magie, la théorie de la violence symbolique repose sur une théorie de la croyance ou, mieux, sur une théorie de la production de la croyance, du travail de socialisation nécessaire pour produire des agents dotés des schèmes de perception et d'appréciation qui leur permettront de percevoir les injonctions inscrites dans une situation ou dans un discours et de leur obéir » (1994, 188).

11. Sur les modalités de ce contrôle social, voir notamment la question de l'arrachage des affiches du Salon rainbow attitude en 2005 (Blidon. M., « Un espace pas si public ? Quand les gays se tiennent par la main », Vox geographi - http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1309).

12. « Les trois mythes entourant l'histoire gay d'avant guerre sont condensés dans l'image du placard (closet), métaphore spatiale à laquelle les gays recourent aujourd'hui, de manière très significative, pour décrire aussi bien la vie gay d'avant le mouvement de libération que leurs propres existences avant qu'ils ne cessent de se cacher et ne "sortent du placard" (come out). On dit souvent qu'avant Stonewall (sans même parler d'avant la Seconde Guerre mondiale) les gays vivaient dans un "placard" qui les maintenait isolés, invisibles et vulnérables à l'idéologie antigay. [...] Etant donné l'omniprésence de ce terme aujourd'hui et le rôle central de la métaphore du placard dans la manière dont nous pensons l'histoire des gay d'avant les années 1960, il est revigorant – et instructif – de remarquer qu'il ne fut jamais employé par les gays avant cette date. [...] Ainsi, les gays des années d'avant-guerre, ne parlaient pas de "sortir de" ce que nous appelons le "placard" (coming out of the closet), mais plutôt de "faire son entrée dans" ce qu'ils appelaient la "société homosexuelle" ou le "monde gay" (coming out into the gay world), un monde qui était moins étroit, moins isolé, et, souvent moins caché, que ne le sous-entend le mot "placard" » (Chauncey G., 2003. Gay New York. Paris, Fayard, p. 16-18).

RÉSUMÉS

La ville est souvent porteuse d'un certain nombre de préjugés favorables, hérités de l'époque moderne, parmi lesquels l'idée que la ville est source d'émancipation et de liberté. Or l'étude de la gestuelle amoureuse des couples gays et lesbiens dans l'espace urbain permet d'en montrer les

limites. « Un baiser n'est pas juste un baiser » quand il s'agit de couples de même sexe, il répond à une casuistique, révélatrice des normes à l'œuvre dans l'espace public.

The city is classically defined as a space carrying modern values of emancipation and freedom. This paper will highlight the urban public space as normative space. "A kiss is not just a kiss" for same-sex couple in public space. The heterosexuality of the street is an insecure appearance that has to be maintained by regulatory regimes.

INDEX

Mots-clés : géographie de l'homosexualité, ville, espace public, hétéronormativité, genre

Keywords : queer geography, city, public space, straight norm, gender

AUTEUR

MARIANNE BLIDON

Marianne Blidon (marianne.blidon@parisgeo.cnrs.fr) est Maître de Conférences à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne et est membre de l'UMR 8504 - Géographie-cités. Elle a récemment publié « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'Espace géographique*, n°2, 2008 et « Prendre la partie pour le tout. Quartier et identité gays, une évidence trompeuse », in *Ces lieux qui nous habitent*, Filippova E., Guérin-Pace F., Editions de l'Aube, Paris, 2008, p. 255-274.